

cially funny aspects are highlighted by captions, reinforcing the cartoon impression. This book will appeal to young readers.

By contrast, *The little crooked Christmas tree*, written by Michael Cutting and illustrated by Ron Broda, explores the serious side of Christmas. It tells of a small evergreen which deformed its branches by sheltering a dove and her offspring. Although neglected, isolated and derided because of its appearance, ultimately the tree is amply rewarded for its selfless act. It continues to flourish. At Christmas it forms the centre for human celebration and thereby finally learns the true meaning of being a Christmas tree and of Christmas. Spectacular jewel-toned illustrations elaborate the main action of the text. The three-dimensional effect of these paper sculptures complements the timeless, fairy-tale quality of the story. My only criticism is that because the text seems superimposed onto the page with delicate, emblematically decorated plaques, I am unfortunately reminded of epitaphs. However, this would probably not strike five- to eight-year old readers, the targeted audience.

Jacqueline Reid-Walsh is a lecturer at McGill University. Her interest in children's literature stems from her dissertation on Walter de la Mare's poetry.

UN POINT TOURNANT DANS L'OEUVRE DE DANIEL SERNINE

La Nef dans les nuages. Daniel Sernine. Illus. Jean-Pierre Normand. Montréal, Paulines, 1989, 153 pp., broché, 5,95\$, ISBN 2-89039-028-4.

Sous un titre serein, aérien, Daniel Sernine livre le cinquième tome de ce que nous appellerons sa "saga de Nouvelle-France". Le prolifique écrivain québécois pour la jeunesse en a planté le décor dans *le Trésor du Scorpion* (1980), bientôt suivi de *l'Épée Arhupal* (1981) et de *la Cité inconnue* (1982), puis des *Envoûtements* (1985). La série participe du roman historique par sa référence constante à des lieux et des événements de l'épopée française en Amérique du Nord, mais cette classification ne s'applique que très lâchement à l'univers romanesque de Sernine, plus proche du *gothic novel*. En effet, ce que ses romans successifs donnent à lire, c'est un Québec fantasmatique, vaste étendue d'eaux, de forêts et de cavernes, dont la demeure emblématique est un manoir abritant caves et souterrains. Tout au long de ces récits, une famille de seigneurs – les barons-corsaires Davard – et quelques familles de paysans – les Bertin, les Michay et les Vignal – occupent le devant de la scène. Dès *le Trésor du Scorpion* est mise en place une thématique dominante: la sorcellerie. Dans cet art maléfique se rejoignent les cultures de l'Ancien et du Nouveau Monde. Les Davard se sont adonnés au culte du Mal. En s'établissant en Nouvelle-France, ils s'initient aux pratiques magiques des Indiens et pervertissent leurs rites. La présence des démons devient plus oppressante dans

l'Épée Arhupal pour atteindre son paroxysme dans *la Cité inconnue*, qui présente une troisième variante culturelle de la sorcellerie: la magie druidique. Les forêts américaines recèlent une cité celte fondée au douzième siècle par des Irlandais, premiers découvreurs européens du continent.

Avec *les Envoûtements*, l'auteur rejoint l'Histoire en 1759. Ce sont les derniers mois de la Nouvelle-France et l'atmosphère crépusculaire d'Aïtenastad où la dernière descendante des Davard se livre à des envoûtements avec la complicité des Abénaquis. De la lignée des Vignal surgit une héroïne positive, dotée de voyance: Martine, qui sert de lien affectif dans la saga entre *les Envoûtements* et *la Nef dans les nuages*. Cette fois, le saut temporel conduit le lecteur en 1813. A l'horizon, les guerres napoléoniennes, le conflit entre le Canada et les États-Unis. En gros plan, la répercussion de ces remous militaires sur la ville de Neubourg, coeur de la géographie fictive de Sernine. Avec sa citadelle, sa haute et sa basse ville, sa cathédrale, son collège, et ses prés Labrame, théâtre de la bataille décisive de 1759, Neubourg a fini par englober la bourgade indienne d'Aïtenastad. Les Vignal ont engendré une seconde voyante, Anne, nièce de Martine.

Le choix thématique amorcé dans le récit précédent avec l'apparition de Martine se confirme ici. La sorcellerie des Davard est présentée comme errement du passé. Les nouvelles sorcières – tante et nièce qui possèdent un don paranormal – préfèrent cacher leur différence pour rendre possible la vie en société. Ce glissement n'est pas dénué de signification. *La Nef dans les nuages*, où l'auteur marque une distance vis-à-vis du fantastique traditionnel, est en effet le premier épisode où l'histoire politique soit partie intégrante de l'intrigue. Point tournant dans l'oeuvre pour la jeunesse de Sernine? Nous inclinons à la croire, d'autant que l'auteur opère dans ce récit une fusion entre ses deux univers parallèles: l'univers historico-fantastique dont nous venons de parler et l'univers de science-fiction de la série *Argus: Organisation Argus* (1979), *Argus intervient* (1983), *Argus: mission mille* (1988). Rappelons brièvement les grandes lignes de ce projet. Argus est une organisation vouée à la protection de la Terre. Son action consiste essentiellement à prévenir les guerres et les désastres écologiques. Les membres d'Argus forment une communauté, les Éryméens, dont la base est établie sur un satellite de la Lune. Les Éryméens sont d'origine terrienne. Le mouvement est né à la fin du dix-huitième siècle en recrutant "les hommes et les femmes les plus brillants de leur époque" (*Organisation Argus*, p. 56) et ses premiers adeptes se sont cachés dans les déserts de Sibérie. Or ce sont quelques-uns d'entre eux qu'un ballon dirigeable dépose au Bas-Canada en 1813!

Les voyantes de Neubourg et les visiteurs éryméens appartiennent à la même famille spirituelle – Anne s'apercevra d'ailleurs à leur contact de ses dons de télépathie. Martine et Anne comprennent d'emblée l'objectif central de paix des Éryméens, leur refus des nationalismes et du racisme. Présentée dans un contexte historique où ses idéaux ont force de nouveauté, la philoso-

phie érymécienne retrouve une fraîcheur absente de la série Argus. Ces récits reposant sur le postulat que les humains du vingtième siècle sont incapables d'assurer la survie de leur espèce sans aide extérieur, nous y voyions évoluer une armée d'anges gardiens effectuant de louables missions avec l'aide de quelques initiés.

Aussi bien *la Nef dans les nuages* est-il le plus optimiste des romans de Sernine. Alors que le Bien ne peut venir que d'extraterrestres dans la série de science-fiction et que les forces du Mal dominent la série historico-fantastique, ce roman à la croisée des deux démarches semble offrir une chance aux jeunes hommes et aux jeunes femmes de bonne volonté.

Claire le Brun est professeure au Département d'études françaises de l'Université Concordia. Responsable de la chronique "Science-fiction/Jeunesse" à la revue *Imagine...depuis 1982*, elle a suivi l'évolution de l'oeuvre de Daniel Sernine. Elle lui a consacré une étude: "Un univers souterrain", *Des livres et des jeunes*, vol. 7, no. 21 (été 1985), pp. 17-21.

TELLING REPETITION

Sam and the tigers. Allen Morgan. Illus. Christina Farmilo. Oasis Press, 1990. Unpag., \$6.95 paper. ISBN 1-895092-00-0; **Malcolm's runaway soap.** Jo Ellen Bogart. Illus. Linda Hendry. Scholastic-TAB, 1988. 30 pp., \$4.95 paper. ISBN 0-590-71356-6.

A recently rediscovered trunkful of popular children's books from the '50s leads me to conclude that authors of that period thought we youngsters were a trifle thick and needed constant reminding in our stories of what had happened on the previous page. Repetition was rife in those books, both in plot and as a stylistic device, and it tended to be tedious – or, at least, it appears so now, to the adult eye rereading old favourites.

In *Sam and the tigers*, Allen Morgan uses repetition to much greater effect, in a style reminiscent of oral tradition. The arrivals of each of three tigers at Sam's house on the boy's fifth birthday are described in exactly the same language (at exactly the same place on the last page), except that each new tiger is bigger and more demanding than the last. The repetition helps build the story's tension so that when the third tiger appears, we know he will be truly frightful and Sam truly scared.

Sam resolves his tiger problem in a way that suggests repetition of a different nature. He borrows from Max of *Where the wild things are* to stare at the tigers with his dangerous eyes "without stopping once for a moment to blink" and, like Little Black Sambo, he reduces his wild things to butter.

The repetition in Jo Ellen Bogart's *Malcolm's runaway soap* is more in the plot than the telling, and thus less successful than Morgan's usage. Malcolm's